

Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman en Grèce, dans la Turquie, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie-Mineure, par M. Le Comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople. Nouvelle édition, augmentée de notes historiques d'après les voyageurs modernes les plus célèbres, les notes sur le commerce et les observations inédites de M. de l'Institut, conservateur du Muséum de la Bibliothèque, l'ouvrage de grec moderne à l'école des

Carte d'une partie de la côte de Thrace

Et tous les points de cette carte n'en est pas une vraie position, il n'y a pas un seul qui n'ait été jusqu'à présent mal déterminé: c'est un exemple inquiétant des erreurs de la géographie.

Plus cette science sera cultivée, et plus on sentira le besoin de n'admettre que des observations rigoureuses, des résultats incontestables; et les cartes n'offriront point ces sûretés, seront regardées comme ces romans historiques où des noms connus et d'intérêt sont joints à des fictions que le talent de l'auteur rend plus ou moins probables.

Les latitudes mêmes, que tout navigateur est cependant censé prendre chaque jour avec précision, sont défectueuses sur les anciennes cartes de l'Archipel, et, quoique d'après mes premières observations, on eût un peu saisi vers le nord le côté de Thrace.

riches, et de M. Melet. De la même époque, Paris 1849, pag. 163-197

dans la carte générale du voyage d'Anacharsis
 s'il s'en fallait beaucoup que cette côte fût la vraie



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΑΝ

place; elle est, en quelques endroits, plus septentrionale de trois et même de quatre lieues (un myriamètre trois quarts environ

Nos opérations ont ainsi enlevé deux cents lieues carrées (environ 99 myriamètres) de domination à l'empereur Ottoman, qui probablement n'en a rien su. Il n'a été que faiblement dédommagé de cette perte, par un peu plus d'étendue ajoutée aux îles d'Imbros et de Samothrace, lesquelles sont enfin mises à leur véritable place, ainsi que celle de Lemnos. La longitude & la latitude du vieux château des Vardanellis en Asie ayant d'abord été fixés, on en a déduit ensuite un grand nombre d'autres avec d'excellentes cartes marines. Sur les endroits les plus favorables il a été dressé des ~~cartes~~ ^{observations} dont les positions ont été rigoureusement constatées; les parties intermédiaires ont ensuite été liées avec une parfaite exactitude.

Un tel travail, si près de nous, quoique je ne l'aurais désiré, d'aucune utilité réelle; et l'on peut juger combien de soins et de fatigues a dû coûter cette planche, sur laquelle la plupart des lecteurs jeteront à peine les yeux. Si

Si l'on voit avec indifférence le résultat de ces travaux pour fixer les véritables rivages de la Thrace, on apprécierait bien moins sans doute des recherches trop minutieuses sur les annales de cette contrée: nous en avons gardé de nous y livrer. À mesure que les temps s'écoulent, que les années s'accroissent, et que de nouveaux événements s'emparent

notre intérêt, il faut bien délaissier
les faits les plus reculés pour saisir ceux qui même-
sans cesse accroître et prolonger l'histoire : il
faut s'alléger pour la suivre dans sa marche
rapide. Vainement aussi chercherions-nous à con-
server tous ces faits; ils s'allèrent, s'usent, s'effacent
en traversant les âges: les hommes, les nations
qui ont occupé la renommée pendant quelques
siècles, ou durant quelques jours, le génie comme
la victoire ne peuvent donc prétendre qu'à un
intérêt décroissant. Tantôt l'éclat des faits les plus
brillants pâlit, et les monuments les plus durables sont
réclamés par l'oubli. Tantôt, les souvenirs eux-mêmes
périssent à la longue, et toutes ces ombres, chaque jour
plus vagues, s'évanouissent.

Aujourd'hui nous avons plus que de faibles notions sur les
peuples qui, établis au nord de la mer Egée
sous la dénomination communes de Thraces,
composaient, dit l'Hérodote, le peuple le plus
nombreux de la terre après les Indiens. On ne
sait pas même si ces peuples ont été les mêmes que ceux qui, sous le nom de Thraces, ont été mentionnés par l'Hérodote. (Lett. IV, cap. 1.)
Les Grecs donnaient en effet le nom collectif de
Thraces à toutes les nations comprises entre la côte
septentrionale de la mer Egée et le cours de l'Hellespont, et ils appelaient ainsi les Grecs mêmes, malgré l'im-
mense étendue de leur territoire.

* Hist. Lib. IV, cap. 2. Pomp.
Mel. Lib. II, cap. 2. Ptolom.
Géog. Lib. III, cap. 4.

Cependant la Thrace proprement dite paraît avoir été comprise entre la mer Égée, l'Hellespont, la chaîne des monts Hæmus, le Pont Euxin et le fleuve Styrmon.

C'est dans ces limites que les auteurs anciens nous montrent les Doloncs, les Licones, les Bosses, les Bistones, les Caramantes, les Thoniens, les Pères, les Sapeons, et d'autres peuplades encore, qu'il est souvent difficile de distinguer, et qui portaient ces noms particuliers; ces nations d'origine scythie, les tenaient dans toute, ou des chefs qui les avaient conduites dans des lieux où elles s'étaient établies lorsqu'elles abandonnant leurs terres natales elles étaient venues en ces contrées. De nouvelles migrations s'étaient ensuivies, et les peuples entiers dévotaient les pays qui les avaient nourris: il paraît qu'ils sortaient tous de ce vaste immense plateau, surface la plus élevée du globe, aujourd'hui presque désert, où l'on croit reconnaître encore les vestiges d'une grande population. Les ruines de quelques cités, et des produits d'une antique industrie. Les troupes nombreuses, destinées à se partager le monde, s'avancèrent vers le midi. Les uns passèrent en Asie, d'autres dans la Thrace, dans la Thessalie, et dans le pays depuis si célèbre sous le nom de Grèce. L'opinion que j'ai croie pouvoir adopter sur leur origine éclaircit des faits qui resteraient peut-être inexplicables si on les rejetait: et pourrions-nous refuser ou d'admettre à cette

époque un événement qui s'est depuis
 tant de fois répété? Les Scythes sortis de
 la Thrace, et qui reçurent ensuite les
 noms de Pelages et d'Hellènes, se seraient
 alors répandus dans la Grèce, comme
 d'autres Scythes sous les noms de Goths,
 de Vandales, d'Hérules, de Gépides, des-
 cendus des mêmes régions, ont dans les siècles suivans sur-
 jusqu'à la Normandie, l'Italie, l'Espagne, toute l'Europe.
 Si de puissants empires ont été entraînés par ces tourmens
 destructeurs, s'ils n'ont pu éviter ces effusions de l'espèce
 humaine, pourqu'on ne peut-il pas que, dans les
 siècles antérieurs, les nations supérieures ne se sont
 répandus sur des contrées plus favorisées du ciel, mais
 habitées par un peuple inhabile à repousser les peuplades
 féroces de l'épée de leurs climats et de l'habitude de
 vaincre?

Nous ne pouvons savoir précisément quelles connaissances
 & premiers Scythes sortis de la Thrace trouveront dans
 la Grèce, quel était l'état social du peuple vaincu, par où
 Quelquefois de ses monuments peuvent nous donner
 aujourd'hui par une prodigieuse antiquité, mais il
 ne suffiront que de faibles progrès sans les arts, et ne
 contraindront point les idées attachées, par les anciens au
 nom de Cyclopes: la tradition les peignait à demi-sau-
 vages, vivant dans les forêts du produit de leurs travaux,

et se rendant redoutables par une férocité qui leur faisait attribuer des forces plus qu'humaines. Les peuples habitans avaient bien su mouvoir de lourdes pierres en polir les flancs, et les entasser pour en former des murailles, ou mêmes des espèces de fortresses; mais on admettra difficilement que leur langage, nécessairement restreint à des besoins très bornés, pût contenir les éléments de la langue admirable qui depuis fut parlée dans les mêmes lieux et qui parvint si rapidement au plus haut degré de richesse et d'harmonie.

Les recherches ingénieuses sur les idiomes du Nord, ont fait penser qu'il y avait à la langue primitive de Scythes entrées en partie, et qui prirent ensuite le nom d'Hellènes, qui leur reportes l'honneur de celle qui servit si noblement Homère et Ésope.

Les Scythes, qui avaient abandonné leur patrie pour conquérir un ciel plus heureux, n'étaient pas sans doute la partie la plus instruite de la nation dont ils se séparaient: et d'ailleurs une vie long-temps errante et toute guerrière, avait dû leur faire perdre la pratique des arts devenus inutiles à des bandes belliqueuses, qui n'avaient but que le pillage. Cependant n'est-on pas forcé à croire que les contrées d'où elles étaient sorties avaient acquis un haut degré de civilisation, lorsqu'on les voit apporter avec elles dans le pays

une langue qui, dans ses plus antiques productions
se montre la plus harmonieuse et la plus savamment
combinée qu'il ait jamais été donné aux hommes de
parler; une langue dont la rigesse excède les besoins
des nations, aujourd'hui même les plus instruites et
les plus délicates dans l'art d'exprimer leurs sensations
et leurs pensées? Pour avoir fait avant Homère de si
prompt, de si merveilleux progrès, n'aurait-elle donc
pas dû au moins contenir le germe de la perfection
à laquelle nous la trouvons parvenue dans les vers
du poëte de la patrie?



Alphabeta. On voit les vers de qui
force qui s'appliquent à mille fortunes d'une même
manière et l'on ne peut s'attendre plus sûrement
qu'une langue perfectionnée: c'est le titre le plus
authentique de la noble origine, et de son ancienne
splendeur. Un peuple perdrait dans les hasards
d'une guerre intestine, ses savantes théories et la
pratique de ses arts; mais s'il conserve un idiome
capable de rendre un ordre de pensées supérieures
à celle de son état actuel, il ne sera jamais entière-
ment méconnaissable, et l'on ne pourra le traiter
de barbare: il annonce l'éducation qu'il reçoit
en des temps plus prospères, et dont le malheur a seul
pu lui enlever les autres avantages. Bientôt il sera

les ressaisir: on verra ce peuple s'élancer de nouveau dans la carrière; et si ses efforts sont favorisés par d'heureuses circonstances, la rapidité de ses succès deviendra pour les siècles futurs un problème difficile, dont la solution pourra même ne paraître un jour qu'une ingénieuse hypothèse.

Quelle que soit l'origine des Hellènes, il est certain qu'ils recurent de l'Égypte et de la Phénicie, des colonies qui leur apportèrent de nouvelles connaissances. Instruits par ces étrangers et de nation déjà très-éclairée, ils firent de rapides progrès, tandis que les indigènes de Grèce persistèrent dans leurs mœurs grossières, les combattirent aux Scythes, restes parmi eux, et firent les ennemis constants des habitants de Grèce devenus riches et civilisés.

Hérodote avait une haute opinion de la force et de la valeur de tous ces Thraces, puisqu'il ne craint pas de dire qu'ils auraient formé le peuple le plus redoutable de la terre, s'ils eussent été réunies sous un seul prince. Leur génie belliqueux jusqu'à la fureur, est dépeint par Horace et par Virgile.

Leur nom venait, disait-on, de Thrax, fils de Mars et Stace fait, des monts Haemus, le séjour habituel de ce dieu de guerre, qui en est sorti que pour aller prêter aux combats.

Hérodote rapporte quelques coutumes des Thraces qui ne

d. B. I. cap. 3 et 4.

cap. 1 et 5. d. B. I.

p. 524.

d. de viâ num.

et.

semblent pas d'abord faciles à expliquer, et d'autres qui leur étaient communes avec des nations bien éloignées. La distinction que nous avons déjà faite des peuples sauvages et des Egyptes victorieux, pourra jeter quelque jour sur ces questions. Ils pleuraient, dit l'historien, à la naissance de leurs enfants, et se réjouissaient à leur mort.* Un sentiment si contraire à l'instinct de la nature ne peut être produit que par l'état le plus violent; et sans doute, Hérodote prend ici pour une habitude générale, le désespoir de quelques malheureux privés de leur ancienne indépendance, et réduits à un dur esclavage par une race étrangère. Des cicatrices sur le front, étaient, chez ces mêmes Egyptiens, autant de marques d'honneur; et les femmes, oubliant l'outrage qu'en recouvrait leur beauté, ou plutôt certaines d'en tirer un nouveau lustre, s'enorgueillissaient du nombre de stigmates que présentaient leurs visages défigurés. Cet étrange usage se retrouve chez un grand nombre de nations dans l'un et l'autre hémisphère; et l'on s'étonne qu'une idée si bizarre puisse naître aussi dans les contrées les plus distantes, et chez des peuples qui paraissent n'avoir jamais eu aucuns rapports directs entre eux. telle est donc dans l'homme la fureur de se dénigrer, qu'à défaut d'autres moyens, il imagine de déformer ses traits: pour être signalé dans la foule, chez

les sauvages on se rend hideux; trop souvent ailleurs on s'est rendu coupable.

Ces faits rapportés par Hérodote appartiennent bien probablement aux barbares vaincus dans leurs foyers, mais lorsqu'il ajoute qu'en ces mêmes contrées, plusieurs femmes, vouées sans réserve au sort d'un seul époux, ambitionnaient l'honneur de mourir avec lui, et que celle qui en avait été le plus tendrement chérie, obtenait d'être immolée sur sa tombe par le plus proche des parents, on reconnaît le peuple vainqueur, et la source de ce même usage portée dans l'Inde par une autre armée de Scythes, dont les descendants le conservent encore. Dans le milieu des forêts, et dans une région sauvage qui longtemps ne produisit que des soldats et des gladiateurs, comme dans ces climats où le courage s'amollit au sein des voluptés, on a vu le sexe timide, exalté par l'amour ou par l'impureté de l'opinion, courir avec ardeur à une mort que l'homme le plus intrépide fuit à peine braver.

Les vastes contrées défendues par les monts Haemus, Pangaeum, Orbel, étaient arrosées par l'Hébre, le Mèlas, le Lissos, le Nestos et le Strymon. Couvertes de forêts impenétrables, ces régions sauvages étaient alors froides et tristes, excepté vers le côté où l'on recueillait des vins fort estimés. Aujourd'hui toutes les vallées et

de vastes plaines successivement défrichées, offrent le spectacle des plus riches cultures. Une terre féconde rend chaque année à l'heureux laboureur vingt fois ce qu'elle en a reçu; et les plaines que le voisinage des rivières permet d'inonder, produisent d'immenses récoltes de riz, l'un des plus utiles présents de la nature.

Dans les environs d'Adrianople, après avoir admiré cette fertilité qui lutte contre tous les abus du gouvernement, le voyageur surpris découvre tout à coup des champs d'une espèce nouvelle: ses regards enchantés s'étendent ensuite de vue sur des montagnes de roses.

Déjà les beaux jours de l'été ont mûri ces récoltes embaumées; il est temps d'arracher les fleurs épanouies, et de faire place aux nouvelles générations de roses qui se succéderont jusqu'à l'été. De jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en dansant; elles répètent des chants dont quelques-uns ont été conservés à travers les siècles, dont les autres célèbrent des amours plus récents, mais qui nous rappellent, par des accents harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon.

Les grâces décentes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les longues tresses de leurs chevelures, et ces voiles qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les soutient en route sur leurs têtes, tout retrace les scènes décrites par Théocrite et Virgile: il n'est pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir

déjà vu l'image sur quelques bas-reliefs ou sur une ³⁸⁵
 figure antique. Un vieux berge, semblable à Silène,
 prend sa musette; il s'anime lui-même des sons
 de l'outre qu'il inflé et presse tour à tour; il croit
 danser, et ses pieds appesantis par l'âge répètent sur
 une même place tous les mouvements de la jeunesse
 folâtre qui bondit sur la prairie. Le vieillard sourit
 à leurs sauts légers; ces belles filles applaudissent à ses
 efforts, à sa gaieté, et ne rient qu'en riant, de sa
 barbe touffue, de ses joues enluminées: mais le
 moment du travail est arrivé, le signal se donne;
 elles entrent dans ces vastes champs de fleurs, leurs
 corbeilles sont bientôt remplies; ses chariots reçoivent
 ces récoltes odorantes; et de grands buffles, à pas lent,
 à l'épaisse encolure, traînent avec gravité des gerbes
 de roses: elles allaient pour sans rien laisser d'elles;
 l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum
 fugitif; il les fait survivre à elles-mêmes.

La culture serait bien plus active, encore dans ces
 vastes et fertiles provinces, si les propriétaires n'étaient
 découragés par des prohibitions qui, en leur interdisant
 les moyens de réaliser le produit de leurs travaux,
 accumulent alors chez eux d'inutiles récoltes qu'ils
 sont forcés d'insérer, et dont souvent une partie se
 corrompt dans les souterrains qui les recèlent.

Heureusement le despotisme n'a pas acquis

Les bâtimens étrangers viennent
fréquemment enlever la surabondance des pro-
ductions sur les côtes ou bien les bateaux de pays
les leur portent sur des mouillages convenus. Les
abus, qui ne méritent pas toujours mal, se répa-
rent ainsi les torts d'une loi peu réfléchie.

Ce sont les provinces situées entre la mer Égée
et le Danube, qui accueillent l'armée Turque
lorsqu'elle se rassemble sur les bords de ce fleuve.
quelque lourd que soit le fardeau qui leur est
alors imposé, pourraient cependant le sup-
porter s'il était réparti avec plus d'ordre et de
ménagemens, surtout si le passage des troupes
n'était pas accompagné d'excès plus pénibles que
la contribution même.

Quelques années de paix suffisent pour rendre
leurs moissons et leur troupeaux à ces provinces.
Je n'ai fait que les traverser; je regrette vivement
de n'avoir pu les parcourir, de n'avoir pénétré
ni l'intérieur des monts Haemus, où si peu de
voyageurs ont pénétré, et où se conservent encore
les plus antiques usages de ces peuples. Il serait

intéressant d'y reconnaître deux races que dix
 siècles n'ont pu confondre; celle des anciens Thraces,
 dont les ancêtres n'avaient adopté qu'en partie les
 mœurs des Grecs; et ce peuple arrivé, sous Chécodote,
 des contrées qui arrosent le Volga, comme le nom de
 Volgares que nous prononçons Bulgares ou Bulgars
 l'indique encore. Le voyageur qui ne s'avancera
 d'abord chez eux qu'avec crainte, sera bientôt
 rassuré: il s'étonnera de trouver au lieu d'une
 horde barbare dont le nom seul effraya son enfance
 un peuple simple, bon et courageux, qui n'attend
 son existence que de la terre qu'il cultive, des
 troupeaux qu'il nourrit, et qui conserve religieuse-
 ment depuis mille ans son culte et son langage.
 Les Bulgares ont été avoir conquis une partie
 de l'empire Grec, et s'y être établis en devinant
 les défenses, et opposeront une longue résistan-
 ce aux ennemis du nom chrétien. Ils occupent
 aujourd'hui les bords du Danube, les environs
 de Vidin, de Sofie, les plaines de Philippopolis,
 s'étendent dans toute la chaîne des monts
 Haemus, sur les bords du Strymon, et jusque
 dans la Macédoine. Ils se déplaient dans les
 villes: ce sont des espèces de transfuges, que ceux
 qui s'assimilaient aux Grecs et se confondant avec
 eux, quittaient la terre qui les a nourris et leurs

travaux rustiques, pour tenter des moyens plus rapides de fortune. Ce peuple a pu être soumis, tourmenté, mais non pas avili; il a plié sous la force, il a suspendu une résistance inutile, et retenu des efforts qui eussent amené de plus grandes malheurs, mais sans jamais perdre ses mœurs et son énergie, sans applaudir à ses oppresseurs, et sans reconnaître aucun des droits usurpés. Ses vexations passagères étaient pour lui des orages inévitables dans l'ordre général de la nature; un jour il a eu le courage d'ensemencer le champ ravagé l'année précédente: n'attendant son bien être que de son travail, loin de toute ambition de toute intrigue, il est constamment resté le même, et nient de prouver qu'il ne faut pas désespérer de la liberté au sein même de l'oppression.

Ces Sévaks, qui luttent avec succès contre la puissance Ottomane, ont la même origine, la même culte et les mêmes mœurs que les Bulgares. Ils ont été, comme eux, contraints à se défendre, par les troubles qui depuis si longtemps désolent ces pays, par les excès de ces Pasvan-Oglas, Terkenikli, Tlik. Lade' et de tous ces chefs de brigands qui se détruisent et se succèdent dans le nord de la Thrace. La Porte n'a su, dans sa faible politique, que composer sans ces

avec de dangereux rebelles, donner toujours raison au plus fort, le récompenser par des honneurs publics, et le proscrire en secret; mais en attendant qu'elle fût le faire périr, elle lui livrait toujours, pour le seul espoir d'une paix du moment, les cultivateurs à dépouiller. Le brigand qui, plus heureux, semblait servir le gouvernement, ne faisait que saisir le pouvoir de son rival; et de tous les pays il arrivait des recrues de bandits pour divorer la subsistance des peuples. Toute la Serbie était dévastée. La Valachie pillée par de fréquentes incursions, des troupes de Hérsek étendaient leurs ravages jusqu'aux portes d'Abruzzo. Les Hérsek, dit-on, sont des marchands, auxquels le sultan au gouvernement a laissé prendre une funeste influence sur le sort de l'empire. Il y a déjà près de vingt ans que les habitants d'un village turque de Bulgarie, appelé Hérsek, vexés par les pachas, se retirèrent dans les montagnes, d'où ils attaquaient les caravanes, et pillaient les villages de la plaine. Cette première troupe, d'abord peu nombreuse, et composée de Musulmans, se grossit ensuite, sans distinction de religion, de tous ceux qui le malheur ou le crime faisaient chercher un asile, et des ressources devenus pécuniaires, ils se virent recherchés par les chefs de rebelles qui achetaient leurs services, et changeant sans cesse de parti, se mettant constamment à l'enchevêtrement.

« ils ont, dans les troubles qui depuis longtemps déso-
 « lent la Thrace, pillé presque toutes les villes de
 « cette vaste province: ils en ont anéanti plusieurs,
 « telle que Gabrova, hablée par des Bulgares, et
 « située dans une des plus belles vallées des monts
 « Haemus, Phaki, Kara-Poumar, et d'autres encore
 « dont on ne retrouve même plus les vestiges.

« Passan - Oglou réunit un grand nombre de ces
 « Héracles pour résister à la Porte. Les Hospodars
 « de la Thacpie en soldèrent d'autres pour essayer
 « de défendre leur province: et sous cette même
 « dénomination de *général*, on a vu jusqu'à
 « trente mille brigades répandus dans ces
 « malheureuses contrées, obéissant à différents chefs
 « qui trafiquaient de leurs fureurs. C'est un de ces
 « corps qui, ayant surpris Belgrade, et combattant
 « pour en rester maître après la destruction de
 « presque tous les habitants, a défendu si longtemps
 « cette place importante contre l'armée de Gerni-
 « George.)

Les forteresses qui défendent l'empire, Belgrade,
 Widin, Lophie, étaient assiégées, ou occupées par
 ces ennemis cruels de tout espoir, de toutes propriétés.

Les chrétiens de Serbie, premières victimes de ces
 troubles, avaient vu dévaster leurs moissons,
 dévorer leurs troupeaux, outrager leurs enfants

Ceux qui n'avaient pu fuir dans les montagnes
 étaient forcés de marcher en avant de leurs tyrans.
 Les Turcs se formant un rempart de ces malheu-
 reux, les filaient sur le front de leurs troupes,
 pour qu'ils reçussent et leur évitaient le feu de
 l'ennemi. Chaque parti avait le même droit
 sur eux. Toute la prévoyance du ministère
 ottoman se formait à détruire l'un par l'autre
 des sujets trop puissants: mais les janissaires
 après maître de Belgrade, et aux mêmes en plei-
 ne révolte, prévirent l'excès de l'oppression
 soulèverait les Chrétiens, que la Porte trouverait
 ainsi pour alliés et pour vengeurs, d'autres sujets
 rebelles, dont peut-être elle avouerait et légitimerait
 l'insurrection. Ils voulurent empêcher les Ternois
 de se concentrer, de se réunir à ceux d'entre eux
 dont l'influence pourrait dicter d'énergiques me-
 sures. Le commandant des janissaires de Belgrade
 qui tenaient le pacha captif, se fit désigner
 des familles que les souvenirs filaient encore au
 premier rang dans l'opinion de leurs compa-
 triotes, quoiqu'elles en partagent les mauvais agrestes
 et le sort rigoureux. Rien n'a pu ébranler depuis
 dix siècles le respect et la confiance de ce peuple
 pour les descendants des chefs qui l'ont conduit
 jadis dans ces contrées; et ces nobles qui s'élevaient

qui soignent des troupeaux souvent les moins nombreux du canton, reçoivent sous leurs cabanes des hommages dont les titres ne sont jamais méconnus de leurs compagnons d'insolence. Ces chefs furent tous dévoués à la mort: des émissaires turcs munis d'ordres secrets sortent de Belgrade et se distribuent dans les campagnes pour exterminer ces familles respectées. Le premier meurtre qu'ils commettent réveille l'alarme; on s'empare des assassins; ils avouent les ordres dont ils sont chargés; les villages se soulèvent; ils n'ont que des bâtons et des faux. Ils réunissent un corps de janissaires sortis de Belgrade; ils s'emparent de leurs armes; toutes la servir les imite, ces pasteurs deviennent de braves guerriers; ils sont joints par des milliers de Bulgares, se choisissent des généraux, et ne tardent pas à reconnaître parmi eux l'homme supérieur appelé à les conduire aux combats. Le suprême pouvoir est délégué à Gerni-George, qui déjà aurait eu la gloire d'affranchir son pays, s'il eût reçu les secours promis à sa valeur. Le temps seul apprendra si ce chef courageux est destiné à ceindre le bandeau des rois, ou si sa tête sera exposée aux portes du sérail. Mais ces faits et cet avenir appartiennent à l'histoire, et je ne dois pas m'éloigner plus

long temps des côtes de la Grèce.

Nous examinerons dans la suite la carte de l'Hellespont : nous nous occuperons alors de la Chersonèse, ainsi que des rivages du golfe de Sáros. Mais sinistrement nous allons dans ce moment traverser ce golfe, pour arriver sur le cap Sarpédonion, et de là, suivre rapidement la côte jusqu'à la ville d'Abdères.

Le promontoire Sarpédonion, sur lequel se trouve le cap Proia ou Grémia, est dominé par la montagne que les anciens nommaient la Roche Sarpédonienne. Ce fut à l'abri de ce cap et sur ce rivage, que la flotte de Xerxès eut ordre de s'arrêter et d'attendre l'armée débarquée dans la Chersonèse. (Hérodote. Lib. VII, caps 5 et 59.) cette immense armée était forcée de tourner le golfe Sáros pour se rapprocher, à Érisicos, de la côte qu'elle devait suivre de concert avec la flotte. Le passage d'Hérodote, on se trouve indiquée cette double disposition, n'offre plus aucune obscurité, et la carte explique clairement ce que les plus habiles commentateurs avaient eu peine à comprendre.

Au nord du mont Sarpédon, et sur une presqu'île qui n'a peut-être pas été toujours jointe au continent, est l'antique ville d'Heos; elle n'a encore ni perdu, ni même vu altérer le nom, qu'elle reçoit, non pas d'Heos comme quelques-uns.

auteurs l'ont prétendu, mais d'un des compa-
gnons d'Ulysse (Serv. ad Virg. Lib. III v. 17 Pomp. Mel.
Lib. II, cap. 2. Herod. Hist. de orig. gent. Rom. p. 294.)

Cette ville existait déjà avant la guerre de Troie;
elle s'appelait Aspinthos, et donnait son nom au
peuple maître de la contrée comprise entre le golfe
Néès et le cours de l'Ilévre. (Steph. verb. Aspinthos.)

Ses Aspinthiens ne sont point nommés parmi
les nations dont Cercès traverse le territoire; (Hérodote
Lib. II, cap. 34. Triomp. Brieg., v. 575.) Ils existèrent cepen-

dant encore sous cette dénomination, puisque peu
de temps après, 479 ans avant Jésus-Christ, les
Tartares sacrifièrent à leur roi Pistore un général
perse qui s'était échappé de la ville de Testos

assiégée par les Athéniens (Hérodote Lib. IX, cap. 118.)

Formaient-ils une nation différente des Aïones,
dont il est parlé dans Homère, dans Virgile et dans
Pline? ou plutôt ce nom de Aïones n'était-il pas
originellement celui d'un peuple nombreux, dont
quelques uns prirent le nom d'Aspinthiens lorsqu'
ils furent établis près du fleuve Aspinthos?

Le nom s'appelait aussi Polthobria, lorsque Hercule
y fut reçu par Poltys, frère de Sarpedon, roi de
Thrace; (Appollod. Lib. II cap. 5, v. 479.) et Strabon, ainsi
qu'Hélien de Byzance, en nous apprenant que
dans la langue thrace, Bria signifie une ville,

nous donne la facile étymologie de ce nom, qui n'était peut-être d'ailleurs qu'une désignation assez naturelle de la ville d'Aenos possédée par Poltys. C'est ainsi que plus d'une fois de simples épithètes ont paru de véritables noms, ont fait croire à l'existence de quelques villes de plus et embarrassé le géographe qui n'a pour guide que les passages dont il tire ses inductions.

On retrouve Poltys régnant encore au temps de la guerre de Troie, et recevant les ambassadeurs grecs et troyens. (Hécat. p. 174.) Si l'on ne consent pas à lui accorder une si longue carrière, on pourra supposer que ses enfants portèrent le même nom que lui.

Entre Aenos et la roche Harpédonienne, était le tombeau de Polydore, qu'on montrait au temps de Pline, et qui peut-être n'est pas encore détruit; car on a retrouvé sur ces mêmes lieux un de ces monticules de terres rapportées, qui sont tous des monuments consacrés aux morts.

Aenos avait reçu très-anciennement des colons grecs d'abord établis à Alépeconess dans la Chersonèse de Thrace; et sa population s'était ensuite accrue de nouveaux citoyens que lui avaient envoyés les villes ioniennes de Mitylène et de Cyzique. (Hécat. p. 174, et Strab., l. 7, p. 410.) Elle fut conquise par les

Perse avec toutes les autres villes de Chrace (Hérodote
 « Lib. III, cap. 58, Thucyd. lib. IV, cap. 57), devint tributaire
 des Athéniens, et passa ensuite sous la domination
 de Philippe, père d'Alexandre: après la mort de
 celui-ci elle appartenait successivement aux rois d'
 Egypte, de Syrie, de Macédoine, et devint enfin,
 lors de la destruction de cette dernière monarchie, la
 proie des Romains, qui, tout en lui donnant des
 fers, ne l'appelaient pas moins une ville libre;
 (« Opidium. Annos liberrim. Plin. lib. IV, cap. 2. ») elle était alors
 déjà célèbre par des péchés qui font encore sa princi-
 pale richesse (Athén. lib. III, cap. 13.)

L'Hébre, qui descend de la partie la plus élevée
 des monts Haemus et dont plusieurs fois dans l'an-
 née le cours se grossit des eaux de tous les torrens
 voisins, pour se jeter dans cette à la mer les sables qu'il
 entraîne. Ces sables ont presque entièrement comblé
 le golf au fond duquel se jette le fleuve, en y formant
 une île considérable, et en échauffant continuelle-
 ment le sol d'un vaste bassin appelé par les
 anciens le lac ou le port Héctoris (Hérodote. lib. IV
 « cap. 58. Plin. lib. III, cap. 11. ») Sur un haut couvert de
 cinq à six pieds (environ de mètres) d'eau, abondent des
 poissons de toute espèce, et leurs innombrables légions
 affluent et se renouvellent chaque jour. Ce lac ou
 ce port, dans lequel on ne pénètre que par un

choite ouverture, sera un jour entièrement comblé; mais ce changement n'est pas prochain, et plusieurs générations jouiront encore des ressources que le pêche procurent aux habitants. Les produits abondants ne donnent pas seuls quelque importance à la ville d'Aenos: elle est l'entrepôt du commerce d'Asiennople; c'est là qu'on débarque les marchandises étrangères: on les charge ensuite dans des bateaux, qu'on fait remonter sur l'Hélèsse jusqu'à cette capitale de la Thrace: on en rapporte en retour, des laines de grains, du riz et des peaux de lièvre, branche de commerce assez récente qui paraît naître le besoin de suppléer dans nos fabriques la rareté des peaux de castor.

Les bateaux peuvent seuls entrer dans le lac Stentoris, et mouiller au-delà d'une barre de sable qui en gêne l'entrée, et sur laquelle il n'y a que deux brasses d'eau. Les navires restent en dehors, sur une rade abritée du côté de l'est, mais exposée à tous les autres vents. M. M. Brugnot et Racord établirent un observatoire sur la pointe qui la forme au midi; et ils en déterminèrent la latitude à $40^{\circ} 41' 58''$ et la longitude à $23^{\circ} 38' 29''$ à l'orient du méridien de Paris. Au dessus de l'île basse et saumonuse, qui s'est formée dans cette baie jadis vaste et profonde, nous retrouvons la position de Dionysus.

château près duquel Dercès fit le dénombrement de ses troupes par un moyen assez étrange, du moins si l'on doit en croire les historiens grecs, toujours soigneux d'exagérer les forces de leurs ennemis. (Plin. *Fort. Trojanes*). Le grand roi fit successivement passer toute son armée, suivant les uns, dans la plaine de Doriscos qui ne pouvait contenir que dix mille hommes; suivant d'autres, dans une enceinte qui offrait avec précision la surface nécessaire à ce même nombre de soldats, et il vé^{ra} ainsi en cent soixante-dix épreuves que ses soldats montaient à un million sept cent mille combattants. Ammien Marcellin range cette anecdote parmi les contes que nous a laissés la fabuleuse Grèce, (Ammien. Marcell. *Lib. XVIII. cap. 15*) quoique Plin et Pomponius Mela l'aissent rapporter sans paraître en sentir l'invraisemblance.

« Doriscos, ibi Dercen copias suas, quia numero non poterat, a spatio mensura fecerunt. Pomp. Mela. *Lib. II. cap. 2*. »

« Plin a cru que ~~cela~~ plaine ne pouvait contenir que dix mille hommes. Tum locus Doriscus decem millia hominum, ita Dercès ibi dinumera vit exercitum. Plin. *Lib. IV. cap. 2*. »

Au delà de Doriscos était la ville de Lo-la, dépendante des habitants de Lamothrace, et celle de Ama, jadis célèbre par une plantation de superbes cèdres que l'on prétendait y être descendus tous ensemble.



du pays des Pieres, aux sons harmonieux de la lyre
d'Orphée & Apollon. Rhod. Argon. Lib I r 28. M. Larcher, trad.
« d'Herodote, tome VIII. p. 597. »

En continuant de suivre la côte on reconnaît le
promontoire Terrhion, et un peu plus loin un village
et des ruines qui doivent être celles de Mesembria, la
dernière des places que les habitants de Samothrace
possédaient sur ce rivage. « Elle est, dit Herodote, près
« de Thyma, qui appartient aux Thraces; Le Lissos
« passe entre ces deux villes; cette rivière ne put alors
« suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent
« épuisées » (Herodot. Lib. II. c. 102). ce n'est en effet qu'un
torrent presque à sec pendant une partie de l'
année, ainsi que plusieurs autres fleuves de même
nature, dont les historiens grecs, avec leur exagération
ordinaire, prétendent que les eaux furent épuisées
par l'armée de Dercet.

Le canton traversé par le Lissos s'était appelé
autrefois Galaïque; il avait pris depuis le nom de
Briantique, et appartenait aux Cicones. Tite-Live,
en parlant du retour du proconsul Cn. Manlius Vul-
so, 188 ans avant l'ère chrétienne, le nomme Pria-
ticus campus, soit par erreur de copiste, soit que les
Romains, en traduisant le mot grec, l'eussent ainsi
défiguré. Tit. Liv. Lib. XXXVIII. cap. 41. »

L'armée de Dercet continua sa route le long du

rivage, et passa entre le lac Ismaros et la montagne
du même nom, dont Virgile peint les flancs escarpés
et célèbre les vins..... *Turris in continuis Ismarus...* (Vé-
lég. III. r. 43.) *Juvat Ismara Baccho conserere.* (Idem.

« Georg. Lib II, r. 45. *Aeneid. Lib I, v. 351.*) C'est douteux qu'il
y eût alors une ville d'Ismaros quoique Servius et Vir-
gile paraissent le croire; (Serv., *ibidem*, *Justad. ad. Div.*

« *Georg. Lib II, r. 45.*) Harpocraton et Etienne de Byza-
supposent que c'étoit le premier nom de la ville.
Maronée (Harpocrat. *verb. Maron*). *Idem. verb. Ismaros*) en-
effet Ismaros, ville du Péloponnèse, avait été détruite par
Ulysse à son retour de Troie.

« Au retour d'Ilion, dit-il, les vents me portèrent
« vers les terres de Béotie, à Ismaros. Là je pillai la
« ville et les massacrai. Nous enlevâmes leurs femmes
« et leurs richesses; et je les partageai fidèlement à mes
« compagnons que je pressai aussitôt de fuir avec
« rapidité. Les indenses ne m'obéirent point, et tant
« qu'ils s'arrêtaient à boire sur le rivage, et à écorcher
« les bœufs et les brebis dont ils s'étoient emparés, les Li-
« cones en fuyant, appelaient leurs nombreux et beaux
« compatriotes qui habitaient le continent. (Odyss. Lib I.
v. 38 et 39.

Pour commencer à prendre une juste idée des
« Grecs qui avaient réuni leurs forces contre Ilium,
remarquons qu'Ulysse se vante ici de ses frigan-

d'agès, dans un récit de ses aventures dont l'objet est de donner une haute idée de lui à ses hôtes, et d'en obtenir les secours dont il a besoin. Ulysse, après avoir pillé la ville sacrée des Cicones, car c'est ainsi qu'il la nomme lui-même en se vantant de l'avoir sac-cagée, avait enlevé une grande quantité de ces vins célèbres depuis par les Grecs et les Romains. (Vins antiqui. *Sima claritas Maroneo in Chraciae maritima parte genito, ut autor est Homerus. Plin. lib. XIV, cap. 4.*)

mais lorsqu'il endormit Polyphème, se fut avec une outre d'un vin plus précieux encore, qui lui avait été donné par Maron, fils d'Érantheus, prêtre d'Apollon dont il avait respecté le temple. (*Ulys. lib. IV, v. 196.*)

Sur les ruines d'Ismarus ou plutôt à très peu de distance, il s'élève une nouvelle ville appelée Maroneia, Maronea, et dont le nom est encore le même; elle était près du lac Gomaris, et sur une rivière nommée Schœnos. (*Pomp. Mela. lib. II, cap. 2.*)

Lorsque Pline dit que cette ville s'appela d'abord *Octagurea* (*Plin. lib. IV, cap. 11.*), il commet probablement une de ces méprises que nous avons déjà fait remarquer; il prend pour un véritable nom une simple épithète relative au culte de Bacchus.

(*Maronea prius Octagurea dicta. Plin. lib. IV cap. 11*
& vide Harduini notes ad Plin. *Toddm ad Melam lib. II cap. 2.*) Maronea reçut dans la suite, de l'île de

. Mais, de nouvelles habitations (Symon. Hist. pag. 204. p. 205. min. gr. T. II. de la même. Hist. lib. IV. p. 110.) et d'un petit royaume appelé de ce temps à celui de Chastel. La possession de Stymon. Philippe termina ces affaires par une manière de pacification qui lui était familière. il s'empara tout à la fois de Chastel de Stymon et de Maronea. (Histoire de Philippe, par Olivier, T. II. p. 143.)

En continuant à suivre la côte, on rencontre un petit village qui paraît être sur l'emplacement de Phalerina; (Plin. lib. II, cap. 10.) et après avoir doublé une pointe derrière laquelle sont des salines ou arrières au cap qui forme de cette baie de Sagor. Le fan qui lui donne aujourd'hui son nom est élevé sur les ruines de la ville de Parthénion (Paus. Hist. Elaph. urb. Tapirior). Le fond de la baie est presque entièrement, et depuis longtemps, séparé de la mer par des alluvions qui en ont fait un lac nommé Bistonis, parce qu'il appartenait aux Bistones, peuple guerrier qui occupait ce canton, et dont la ville principale était Vicaea. (Herodot. lib. VII cap. 109. Strab. lib. II. p. 406.) Le lac ne communique avec la mer que par des canaux étroits et peu profonds, dont la direction a souvent changé. Si l'on examine avec attention les contours actuels de ces rivières, et ceux de et autre lac bien plus vaste, on s'aperçoit avec une surprise les rivières qui elles entraîneront, ou pour

se faire une idée des effets variés et des changements
lents, mais continus, qu'éprouve la configuration
des mers: on comprendra par quel mécanisme
tant de golfes ont été, avec le temps, entièrement comblés,
et l'on acquerra la facilité de reconnaître ces muta-
tions, qui semblent souvent accuser d'erreurs les anciens
géographes. Les lieux que nous parcourons en ce mo-
ment n'ont pas une grande célébrité dans les anna-
les du monde, mais ces observations nous aideront bien-
tôt à en retrouver de plus intéressantes sur les bords de
l'Hellespont, lorsque nous serons sur les sables ce
golfe occupé par la flotte des Grecs armés contre Troie,
lorsque nous voudrons des yeux l'ancienne direction
de la partie inférieure du Bosphore, dont le cours actuel
ne s'accorde plus avec les récits écrits d'Homère.

Trois peu de Thracia (Pline l'appelle au pluriel
Dicaea. lib. V. cap. 2, Pausanias et Strabon le nomment
Thraciopolis, Dicaopolis: ces légères différences méritent
à peine d'être remarquées, aujourd'hui Bourou (lib. 1
p. 419) est la ville de Thraciopolis, élevée au même lieu
fut celle de Syrida. C'est là qu'habitait ce roi Tho-
ris qui faisait dévorer les étrangers par des chevaux,
et Thracia punir du même supplice (Strabon lib. VII
a. Velle Ponto. lib. I epist. 3)

La ville était déjà détruite du temps de Pline et de
Strabon: il n'en existait que des vestiges, et une seule tour

entière que les habitants des lieux voisins prétendaient être un reste des écuries de Minos (Plin. *lib. IX* cap. 11. *ca. p. 10*). Hérodote presque toujours si exact, ne nomme que deux rivières se jétant dans le lac Pistonis, le *la* et le *Comptos*. On les a en effet retrouvées, et si l'Élien cite un fleuve *Castinès* auquel il attribue des effets funestes aux chevaux, il faut supposer que s'est le *Comptos* dont il veut parler. On doit d'ailleurs peu lui doit accorder peu de confiance & une grande partie des faits recueillis par cet ancien compilateur. (Hérodote *lib. animal. lib. IX* cap. 25.)

On embarqua le lendemain dans la rade de Sagaros près de Siniage, une grande quantité d'excellents bleds, des laine, des soies etc. On trouve des détails intéressants sur le commerce de ces contrées dans l'ouvrage de Félix de Saugour, sur le commerce actuel de la Grèce (T. I. pag. 91.)

À l'extrémité du nord de la petite île formée par les ralles, M. M. Trugnot et Racca dressèrent un observatoire et en déterminèrent la latitude à $40^{\circ} 58' 41''$ la longitude à $22^{\circ} 43' 24''$ du méridien de Paris.

Au de là des trois îlots qui forment cette rade, est le gros bourg Gudmargin. Sur la pointe occidentale de la baie de Sagaros, était la ville d'Aldeies dont les ruines sont encore reconnaissables. Cette ville fut ruinée

et puissante, quoique plusieurs fois détruite ou abandonnée: on trouve de ses monnaies frappées sous l'empereur, Titus et Antonin; mais aucun monument postérieur à cette époque ne rappelle le nom d'Aldères: ce n'est qu'au temps des derniers empereurs grecs qu'on la voit reparaître sous le nom de *Poli-stylos*, sans doute à cause de la quantité de colonnes qu'on y trouvait encore à cette époque. *Cat. Mus. Hist.* p. 472. *Oriens Christ.* T. II. col. 65 et 66.)

M. Larcher a réuni dans ses *Notes géographiques* et dans ses notes sur *l'Asie Mineure* (trad. d'Hérodote. T. VIII p. 2. art. Aldères), tout ce qu'il a su de l'histoire d'Aldères et des événements qui influèrent sur le sort de cette ville.

Fondée dans les temps les plus reculés, détruite, puis relevée 655 ans avant J. C. par des colons de Chazomènes, que les Perses en chassèrent 20 ans après. *Strab.* Lib. I. cap. 16. *Solin.* cap. 10. *Lucet. Chron.* Canon. p. 157.) elle fut ensuite occupée par des habitants de l'étranger, qui formaient le cinquième des Perses. *Strab.* Lib. XIV. p. 644. *Scymnus Chius.* p. 38. *Ap. Gerg.* *Min. Græc.* T. II. *Tissius* ed. *Melan.* Lib. II. cap. 2.) *Serax* passa près d'Aldères en allant en Grèce, et y revint lorsque après la bataille de Salamine il retourna dans ses états avec la plus grande partie de son armée. Les Grecs prétendaient qu'il ne s'était cru en sûreté qu'après être arrivé dans cette ville, que là pour la première fois, il délia sa ceinture

et prit du repos. Heracle rapporta sagement cette
dote populaire, et rapporta que le roi de Perse, ayant
dans cette occasion contracté de nouveaux engagements
avec les Achaïens, leur fit présent d'un cimier
et d'une hache magnifiques. Il s'en fallait bien en
effet que Perses, quoique battu sur mer, fût alors
fugitif: il laissait dans la Grèce une force redouta-
ble; La Macédoine et la Thessalie lui étaient entière-
ment soumises, et il ne se reposait de l'Attique
qu'entouré d'une armée qui, occupant les côtes, tenait
encore toute les positions utiles à la sûreté de son retour.

Vers l'année 346 avant l'ère chrétienne, le territoire
d'Athènes fut envahi par une des nations de l'intérieur
de la Thrace, connue sous le nom de Triballes. Pressés
par la famine, ils se jetèrent sur les terres mieux cul-
tivées des Achaïens, furent repoussés avec une grande
perte, revinrent de nouveau; et ils allaient s'emparer
de la ville, lorsqu'elle fut sauvée par Chebrius, ami de
l'athénien, qui se trouvait sur ces parages. (Euid. Sic.

u Lib. II, § 36.)

Si Athènes reçut alors des Grecs un si puissant
secours contre des barbares, elle n'en trouva point contre
la rapacité romaine. Pendant la dernière guerre de
Macédoine, le préteur Hortensius qui commandait
l'armée de la république, ayant fait à cette ville
une demande de grains qu'elle ne put

fournir assez promptement, il saisit ce prétexte pour assiéger Adèles; il la prit, la pilla, et en fit vendre tous les citoyens à l'encan (Vers l'année 170 avant l'ère chrétienne Tit. Lib. XVIII, cap 4.)

Le sénat, alors intéressé à ménager d'autres villes de ces contrées qui eussent pu secourir Persée, blâma la conduite d'Antonsius, et décréta que des commissaires envoyés sur les lieux seraient chargés de racheter ceux des malheureux habitants qu'on pourrait retrouver. Tit. Liv. ne dit point si ce décret fut exécuté; mais on peut présumer que quelques motifs de consolation restèrent au préteur romain. Cent années plus tard, Vers attaqué, fondra sur un des premiers personnages de l'état, par le plus éloquent des orateurs, Vers convaincu d'avoir fait souffrir les citoyens romains innocents par le supplice des esclaves coupables, ne fut condamné qu'à restituer une faible partie du fruit de ses brigandages, et sut même se soustraire à cet indulgent arrêt.

Quoique les Adélitains eussent une réputation peu flatteuse, et que Juvénal dénonce assez durement dans ses vers (Juvén. Sat. X, v. 50 Martial. Lib X), il naquit cependant parmi eux quelques hommes célèbres. Témoirite, aujourd'hui plus connu par des bizarreries qui ne sont pas bien prouvées, que par des connaissances d'un ordre très élevé qu'il était allé puiser dans la Perse et dans l'Inde; Anaximaque, qui philosophe

intépide, ne dissimula point la vérité, et fut cependant aimé d'Alexandre; Protagoras, dont Émécrite et l'on dit sérieusement, devina le génie par la manière dont cet enfant, né dans la misère, avait su lier un fagot, et qui dans la suite, par ses sophismes et son éloquence dangereuse, se fit admirer et proscrire dans Athènes.

Ici se termina cette carte de la ~~Grèce~~ ^{Grèce} de Tibérice; c'est tout ce que j'ai sauvé des travaux exécutés sous ma direction dans le nord de la Grèce, ils auraient été prolongés jusqu'en ~~Macédoine~~ ^{Macédoine}, et ils auroient fait connaître des lieux célèbres dans l'histoire, mais que l'on peut dire inconnus de nos jours. La longitude, la latitude et la hauteur du mont Athos, bien déterminées, offriraient un point central auquel toutes les opérations se rattacheront; et l'on aura fixé les positions de l'embouchure du Styrmon, d'Amphipolis, du fameux champ de Philippe où pour la dernière fois combattit la liberté romaine, du mont Pangaeus, du lac Cercinitis de la ville de Stagyre, patrie d'Aristote. En Macédoine, l'Olympe, l'Osia, le Pelion, auroient été également fixés ainsi que la ville Lium, celle de Pydna et les embouchures de l'Imjee, de l'Aliaemon, et du Pénée. Cette dernière opération est la seule que j'ai eu le bonheur de conserver: elle autorise pleinement le changement que je m'étais permis de faire dans cette par-

tie de ma carte générale; et qui avait si longtemps irrité d'
 Anville contre ma téméraire jeunesse (Lorsqu'en 1776
 j'allai d'Athènes à Salonique, en traversant le détroit des
 Thermopyles, les plaines de Thessalie et la fameuse vallée
 de Tempe, je notai autant qu'il me fut possible les dis-
 tances, et dessinai les montagnes et les cours de rivières.
 Malgré le peu de confiance que je donnais moi-même à
 des observations si rapides et qui ne pouvaient tout au
 plus être regardées que comme une de ces reconnaissances
 militaires dont on n'attend que des approximations, je
 me crus cependant certain que d'Anville avait placé
 trop au midi l'embouchure de l'Anée. Une lecture
 réfléchie des morceaux de Strabon et de Ptolémée, où se
 trouvent de précieux détails sur cette contrée me parut
 confirmer ma première opinion, et expliquer comment
 le savant géographe avait pu être induit en erreur. J'osai
 rectifier la carte de celui qui tant de fois avait redressé
 des voyageurs plus habiles que moi sur les pays mêmes
 qu'ils venaient de parcourir: moins jeune de quelques
 années, je ne l'aurais probablement pas hasardé.
 D'Anville entra dans une fureur qu'il eût été impossible
 de prévoir et ce fut en vain que l'abbé Barthélemy, qu'
 il aimait, tenta plusieurs fois de le ramener à quelques
 sentiments d'indulgence: il ne cessait de répéter que
 la jeunesse n'avait plus rien de sacré, que j'avais
 outragé l'antiquité toute entière: enfin s'en changea,

« S'écriait-il, le cours de mon Ténée.

« Dans sa colère d'enfant, ce bon vieillard fit imprimer
« un mémoire contre moi, et en distribua des exemplaires
« à tous ses confrères de l'Académie des Inscriptions, voulant
« consigner entre leurs mains sa protestation formelle
« contre le hardiesse qu'il appelait un attentat jusque-là
« sans exemple.

« J'étais affligé de me voir traité avec tant de sévérité
« par un si bon juge. Lorsque après quelques mois,
« je crus son indignation un peu calmée, je m'armai
« d'une petite carte levée sur la côte de l'Éonie, qui expli-
« quait comment les sables éparpillés par une rivière venant
« obstruée l'entrée du golfe de Statoros, dont je savais que
« la porte était depuis longtemps pour d'Anville un vrai
« sujet de chagrin, et nous allâmes chez lui, l'abbé
« Barthélémy et moi. Celui-ci entra seul dans son
« cabinet, mit la conversation sur l'objet dont nous
« attendions sa grâce, et lorsqu'il eut réveille ses re-
« grets sur la porte du petit golfe, j'entraî ma carte à sa
« main, et j'en fis hommage à mon illustre et rigoureux
« censeur. Il se livra à un vif transport de joie, me
« serra longtemps dans ses bras, en s'écriant: il a retrouvé
« le Cataneus Sinus; « ce jeune homme est fait pour
« parvenir à tout, c'est moi qui en réponds. » Depuis ce mo-
« ment ce fut l'objet constant de ses affections et de ses
« espérances géographiques. L'amitié fut complète; j'eus

« depuis il ne me reparla du Penée.

« Le hasard (car ce n'est que par ^{un} hasard que je puis avoir
 « en raison contre d'Anville) a voulu que j'eusse bien
 « vu le cours du Penée. Ses observations exactes ont depuis
 « déterminé l'endroit où ce fleuve se jette à la mer; et
 « c'est, à une très légère différence près, le point de la côte
 « où je l'avais placé.

« La latitude de la pointe orientale de l'embouchure
 « du fleuve Penée, déduite de trente observations de
 « hauteur méridiennes d'étoiles observées au nord ou au
 « sud du zénith, est de $39^{\circ}55'05''$.

« La longitude de la même pointe conclue par le
 « moyen d'excellentes portulanes marines, est de $9^{\circ}14'$ plus
 « occidentale que Salonique. La longitude de Salonique
 « est de $10^{\circ}43'$ plus orientale que Paris, donc la longi-
 « tude de la pointe orientale de l'embouchure du Penée
 « est de $20^{\circ}33'47''$ à l'orient du méridien de Paris.

C'est au ~~jeu~~ de M. de Chanabailles, commandant en
 « chef du roi, et aux travaux de M. Racord, dont j'ai
 « déjà eu occasion de parler, qu'était due la plus grande
 « partie de ces matériaux précieux. Redés entre les
 « mains de ce dernier, qui, au moment de notre dispartie
 « s'était chargé de la conservation et de la rédaction des
 « cartes, ils ont été publiés par le fanatisme le plus stupi-
 « de. Celui qui par ses seuls talents avait mérité
 « son existence et mérité un honorable avancement, a vu

anéantir le fruit de ses travaux, a été forcé de
 et passe sur une terre étrangère des années qu'il eût
 utilement pour son pays.



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΑΝ